

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

II

C'était l'hospice. Là, pour la première fois, elle s'entendit donner le nom d'Anne Catherick ; et là, — dernière circonstance à noter dans l'histoire de cet odieux complot, — elle put s'assurer, de ses propres yeux, qu'elle portait les vêtements d'Anne Catherick. En l'installant dans sa cellule, dès le premier soir passé à l'hospice, la gardienne, à mesure qu'elle la déshabillait, lui avait montré sur chaque pièce de son costume, l'une après l'autre, la marque qui y était inscrite ; et, sans se fâcher autrement, sans aucune aigreur :

— Voyez vous même, lui avait dit cette femme, voyez votre nom sur vos vêtements, et ne venez pas ensuite nous répéter sans cesse que vous êtes lady Glyde ! Elle est morte et enterrée ; vous êtes vivante, et vous vous portez bien. Voyez plutôt les objets dont vous êtes habillée ; voilà votre nom écrit dessus, tout au long, en bonne encre à marquer, et vous le retrouverez, ce nom, sur tous vos anciens effets que nous avons gardés à l'établissement. — "Anne Catherick" lisible comme de l'imprimé !...

Et le nom y était, en effet, quand miss Halcombe examina le linge de sa sœur, le soir de leur arrivée à Limmeridge-House.

Voilà les seuls souvenirs, — tous plus ou moins incertains, quelques-uns même contradictoires, — qu'on pût obtenir de

lady Glyde, en l'interrogeant avec soin, pendant le voyage du Cumberland, — miss Halcombe se gardant bien d'insister sur les questions relatives à ce qui s'était passé pendant le séjour à l'hospice ; il était clair, en effet, que l'intelligence de sa sœur n'était pas en état de supporter l'épreuve d'un fréquent retour sur ce temps désastreux.

On savait, par l'aveu volontaire du directeur de la maison d'aliénés, qu'elle y avait été reçue le 27 juillet. De cette date au 15 octobre (le jour de sa délivrance), elle était restée soumise au régime de la force ; son identité avec Anne Catherick avait été systématiquement affirmée ; et du premier au dernier jour, on lui avait contesté, dans la pratique, l'intégrité de sa raison.

Des facultés moins délicatement équilibrées que les siennes, des constitutions moins frêles que la sienne, auraient été atteintes par une épreuve de cet ordre. Nul homme ne l'aurait subie, sans en être plus ou moins changé.

Arrivée à Limmeridge un peu avant la soirée du 15, miss Halcombe, sagement inspirée, résolut de ne rien faire pour arriver à constater l'identité de lady Glyde, avant la journée du lendemain. Le matin du 16, en effet, avant toute autre démarche, elle se rendit dans l'appartement de M. Fairlie ; et, avec toutes les précautions oratoires, tous les préliminaires dont elle s'avisa, lui dit, dans les termes les plus clairs, ce qui était arrivé.

Dès que sa première surprise et sa première alarme furent calmées, le cher homme déclara, tout en colère, que miss Halcombe s'était laissé duper par Anne Catherick. Il lui rappela la lettre du comte Fosco, et ce qu'elle lui avait dit à lui-même de la ressemblance personnelle constatée entre Anne et sa défunte nièce ; en même temps il refusa positivement de souffrir en sa présence, ne fût-ce qu'une minute, une misérable folle qui n'avait pu, sans insulte et sans outrage pour le

maître de la maison, être admise chez lui.

Miss Halcombe quitta son oncle, et, laissant évaporer d'abord la première chaleur de son indignation, résolut ensuite que, toute réflexion faite, avant de fermer ses portes à sa nièce comme à une étrangère, M. Fairlie la verrait, et cela dans un pur intérêt d'humanité ; en conséquence, sans le moindre avertissement préalable, elle lui conduisit lady Glyde. Le valet de chambre avait été chargé de garder la porte, pour les empêcher d'entrer ; mais miss Halcombe le contraignit à lui livrer passage, et tenant sa sœur par la main, lui fraya la route jusqu'en présence de M. Fairlie.

La scène qui suivit, encore qu'elle durât à peine quelques minutes, fut trop pénible pour être racontée ici ; miss Halcombe elle-même se refusait à y faire allusion. Il suffira de dire que M. Fairlie, dans les termes les plus positifs, déclara ne pas reconnaître la personne amenée dans sa chambre ; ni dans sa figure, ni dans ses manières, il ne trouvait de quoi le faire douter, un moment, que sa nièce ne reposât bien réellement dans le cimetière de Limmeridge ; et enfin, il réclamerait la protection des lois, si, avant la fin du jour, on n'avait éloigné, de chez lui, la personne qu'il n'y voulait pas recevoir.

En faisant la plus grande part à l'égoïsme, l'indolence, l'insensibilité habituelle de M. Fairlie, il reste manifestement impossible de lui attribuer l'infamie qui eût consisté à reconnaître au fond du cœur et à désavouer ouvertement la fille unique de son frère. Miss Halcombe, avec autant de générosité que d'esprit, avait su reconnaître à quel point l'influence du préjugé, jointe à celle de la terreur, avait pu troubler les perceptions de M. Fairlie : c'est ainsi qu'elle s'expliquait sa conduite.

Mais quand elle mit les domestiques à l'épreuve, et découvrit qu'eux aussi, sans exception, restaient dans le doute, — pour ne rien dire de pis, — sur le point de sa-

voir si la dame qu'on leur représentait était ou leur jeune maîtresse, ou bien cette Anne Catherick, dont l'étonnante ressemblance avec elle leur avait tant de fois été signalée, il fallut bien en conclure, avec désespoir, que le changement produit dans la physionomie et l'aspect général de lady Glyde par suite de son emprisonnement à l'hospice, était beaucoup plus sérieux que miss Halcombe ne l'avait supposé d'abord.

Le vil mensonge qui avait affirmé son trépas ne pouvait pas même être constaté dans ce château, ou elle était née, par ces gens, avec lesquels elle avait passé sa vie.

Dans une situation moins pressante, il n'eût pas fallu désespérer, même alors.

Mais les poursuites parties de l'hospice, et détournées, pour quelque temps seulement, vers le Hampshire, devaient, infailliblement, prendre la direction du Cumberland. Les personnes dépêchées sur les traces de la fugitive pouvaient, en quelques heures, se trouver rendues à Limmeridge House ; et dans l'état d'esprit où se trouvait actuellement M. Fairlie, nul doute qu'elles ne dussent compter sur l'appui de son influence et de son autorité locales. Revenir immédiatement à Londres fut le premier moyen de salut, et aussi le meilleur, qui s'offrit à elle. Dans la grande cité, toutes traces de leur existence devraient s'effacer et se perdre plus promptement, plus sûrement que partout ailleurs. Point de préparatifs à faire, nuls adieux, nulles paroles de cœur à échanger.

Dans l'après-midi de ce déplorable 16 octobre, miss Halcombe excita sa sœur à un dernier effort de courage, et, sans qu'une âme vivante se trouvât là pour leur adresser, au départ, un vœu favorable, toutes deux, seules, se lancèrent à travers le monde, et pour jamais dirent adieu à ce séjour qu'elles avaient tant aimé.

Elles avaient déjà passé la colline, au